



# *La désirata*

Marie Hélène Poitras

Dossier de presse

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

[info@editionsalto.com](mailto:info@editionsalto.com)

  
alto

# Quelques échos

«Un conte à la fois cruel et beau, comme les contes savent l'être.»

Sonia Sarfati, *Sélection Reader's Digest*

«Ce dont parle Marie Hélène, c'est le merveilleux et le méprisable, le magique et l'horifique. »

Natalia Wysocka, *Le Devoir*

«Marie Hélène Poitras surprend encore en nous amenant là où nous ne l'attendions pas, dans une sorte de forêt enchantée et maléfique comme dans les contes... »

Chantal Guy, *La Presse*

«Une musique pour nos yeux !»

Brigitte Latour, *Flèche Magazine*

«La Désidérata démontre toute la maîtrise de Marie Hélène Poitras, qui nous fait découvrir une écriture poétique, lyrique, travaillée – un vrai travail d'orfèvrerie. »

Marie-France Bornais, *Journal de Québec*

★★★★

«On a envie de dévorer chaque chapitre de *La désidérata*. Au propre comme au figuré [...] Mais il y a aussi, dans ce roman aux allures de conte, une tension bien palpable qui tient le lecteur en haleine.»

Léa Harvey, *Le Soleil*

«J'ai adoré ce roman à l'écriture fine et au vocabulaire riche. [...] J'ai savouré chaque ligne.»

Alexandre Courteau, *Tellement Courteau*

«Un roman charnel, qui sollicite sans cesse les cinq sens [...]»

Chantal Guy, *La Presse*

«Ce qui fait de grands écrivains, c'est la capacité d'envoûtement. La désidérata prouve que Marie Hélène Poitras est du nombre.»

Josée Boileau, *Journal de Montréal*

«Un conte cruel mais à la fois beau, résolument féministe et portant une réflexion sur l'écriture.»

Patrick Sénécal, *Lis-moi MTL*

# Quelques échos

«C'est un tout petit roman mais d'une puissance évocatrice rare.»

Isabelle Richer, *ICI Montréal*

«C'est étrange, c'est gourmand, c'est riche en descriptions savoureuses, c'est surprenant[...]»

Katerine Verebely, *Samedi et rien d'autre*

«Roman aux effluves de conte aussi intemporel que résolument d'actualité, *La désidérata* fait écho aux précédents titres de Marie Hélène Poitras par les thèmes abordés, dont ceux du pouvoir de la création artistique et de la violence faite aux femmes.»

Valérie Lessard, *ICI Ottawa-Gatineau*

« Marie Hélène Poitras fait se côtoyer l'abject et la beauté de façon tout à fait prodigieuse [...] Un vrai délice de lire une écriture si riche et en même temps si fluide, j'ai adoré! »

Catherine Clérin, *La librairie francophone*

«L'autrice y déploie une écriture soyeuse dans laquelle on se laisse envelopper, pour ne pas dire subjugué.»

Gérald Baril, *Nuit blanche*

«J'aurais voulu que ça ne finisse jamais.»

Vanessa Bell, *Bouquins et confidences*



Fascinée par les liens qui existent entre musique, mots et images, par l'art de raconter des histoires et les personnages plus grands que nature, Marie Hélène Poitras invente des univers singuliers portés par une écriture foisonnante. L'écrivaine montréalaise née à Ottawa a reçu le prix Anne-Hébert pour son premier roman, *Soudain le Minotaure* (2002). Son recueil de nouvelles *La mort de Mignonne et autres histoires* (Alto, CODA, 2017) a été finaliste au Prix des libraires du Québec. Alors que *Griffintown* (prix France-Québec et finaliste au prix Ringuet) lui a été inspiré par son expérience de cochère dans le Vieux-Montréal, *La désidérata*, son troisième livre publié chez Alto, s'est nourri de ses pérégrinations dans la campagne française.

# Une ode à la création



**MARIE-FRANCE BORNAÏS**

Dimanche, 4 avril 2021 01:00

MISE À JOUR Dimanche, 4 avril 2021 01:00

Autrice du célèbre roman *Griffintown*, prix France-Québec en 2012, l'écrivaine montréalaise Marie Hélène Poitras a puisé dans son imaginaire et dans ses notes de voyage de promotion dans différentes régions de la France pour écrire un nouveau roman d'une grande richesse, *La Désidérata*. En racontant l'histoire des habitants d'un village fictif, Noirax, elle fait revivre les drames et les quêtes des uns et des autres, et montre à quel point le retour à la vie peut être lumineux après une période sombre.

À Noirax, une longue tradition de secrets plombe le domaine de la Malmaison, où les pères entretiennent depuis longtemps les silences. Bien des femmes y ont connu un destin tragique.

Aliénor, une jeune femme qui espère bien changer le cours des choses, y arrive en même temps qu'une autre dame au tempérament rebelle, la bougresse. Elles gravitent autour du père et du fils, Jeanty, qui est revenu au bercail après une déconvenue amoureuse. Quel sort leur réserve leur passage à Noirax ?

Marie Hélène Poitras a longtemps travaillé sur *La Désidérata*, un roman très dense, peuplé de rêves et de cauchemars, illuminé par des parfums, des chansons, des œuvres d'art, des ambiances d'ailleurs et des souvenirs.

*La Désidérata* démontre toute la maîtrise de Marie Hélène Poitras, qui nous fait découvrir une écriture poétique, lyrique, travaillée – un vrai travail d'orfèvrerie.

« C'est ça, mon *trip*, en fait. C'est un livre que j'ai commencé en 2014, et ça m'a pris tout ce temps-là pour le finir, dit-elle, en entrevue. J'ai une job à temps plein, en même temps, et écrire, ça demande de l'espace mental. Chaque fois que j'avais l'occasion d'écrire, c'était vraiment comme une fête ! »

L'écrivaine explique que *La Désidérata* est en fait un livre... sur la création et sur la procréation. « C'est aussi mes retrouvailles avec l'écriture, à travers certains personnages qui vivent ça. »

Le livre est placé dans un espace imaginaire et relève un peu du conte. « Si j'essaie de résumer ce qui se passe dans le livre, je passe à côté de l'atmosphère, des lieux. C'est comme un temps parallèle, un monde parallèle. Il y a aussi plusieurs façons de le lire. »

## Théâtre et peinture

On retrouve l'ambiance d'un conte de fées dans le roman, par les lieux et les ambiances. Mais il y a aussi un jeu avec les codes du théâtre et des références aux natures mortes, en peinture. Il y a une part de mystère dans chacun des personnages, au demeurant très charnels.

« Ce sont des mœurs étranges qui appartiennent à ce monde inventé. Les personnages se métamorphosent tous : il n'y en a pas un qui stagne. Ils se dévoilent et deviennent autre chose de ce qu'on pensait au début. »

## Prix France-Québec

En 2014, Marie Hélène Poitras a fait une tournée d'un mois en France avec le prix France-Québec, qu'elle avait obtenu avec son roman *Griffintown*. Elle s'est promenée dans plusieurs régions de France.

« J'ai découvert une France vraiment pittoresque. J'ai commencé à écrire le livre là-bas. J'ai eu le flash. Et dès que je suis revenue, je me suis immergée dans cette ambiance-là, ces lieux-là. Mais ce n'est pas quelque chose qui se passe complètement en France. »

Elle a d'ailleurs eu l'occasion de visiter l'endroit d'où son ancêtre français est parti, dans un petit village qui s'appelle Cugand. « Il y avait vraiment un petit fortin en pierre, et un champ que mon ancêtre regardait avant de venir vivre en Amérique. Ça m'a vraiment fait *trip* et je voyais toutes les déclinaisons possibles autour de mon nom de famille. J'ai découvert quelque chose sur mes origines et ça rejaillit dans le livre. »



Marie Hélène Poitras

##  crire est une fête

Depuis le choc de *Soudain le minotaure*, son premier roman publié en 2002 qui avait reçu le prix Anne-Hébert, je n'ai pas raté un livre de Marie Hélène Poitras, certainement la plus h ebertienne de nos écrivaines. Sauf qu'un silence romanesque de presque dix ans a suivi *Griffintown*, son superbe western urbain de 2012, assez pour se demander si Marie Hélène Poitras avait voulu se faire désirer avec *La d s d rata* qui arrive ce mardi en librairie.

Publié le 6 avril 2021 à 6h22



**CHANTAL GUY**  
LA PRESSE

Mais non. La vie et le travail nous happent, le temps passe, et l'écrivaine elle-même, qu'on sait adoratrice des chevaux, a piaff  d'impatience devant un manuscrit laissé en plan auquel elle est retourn e avec le vide de la pandémie. « C'est comme si à m'avait permis de retrouver mes projets d'écriture, explique-t-elle. Les deux tiers de ce livre ont été écrits en six ans, et le dernier tiers en six mois. Quand tu n'as pas tout le temps l'occasion d'écrire, chaque séance est une fête et une retrouvaille. C'était magnétique. »



PHOTO CATHERINE LEFEBVRE, COLLABORATION SPÉCIALE

Marie Hélène Poitras

De fait, *La désidérata* est un hommage aux pouvoirs de l'art et de l'écriture, et un personnage de femme écrivaine du roman ne s'appelle pas Victoire pour rien, comme le personnage du peintre Poedras porte un nom qui rappelle celui de sa créatrice. Marie Hélène Poitras surprend encore en nous amenant là où nous ne l'attendions pas, dans une sorte de forêt enchantée et maléfique comme dans les contes... et les comptines du fin fond des âges que les enfants fredonnent depuis des siècles sans toujours en connaître le sens profond et sombre.

Dans ce récit qui se situe hors du temps, la famille Berthoumieux règne sur le petit village de Noirax en respectant une lignée patriarcale d'où les femmes sont violemment éliminées. Mais ce règne achève avec l'arrivée d'Aliénor, bien décidée à renverser l'ordre du monde, ainsi que par Jeanty, seul fils du patriarche, qui est né dans le mauvais corps et se sent femme.

Marie Hélène Poitras a été inspirée par la campagne française lors d'une tournée pour le prix France-Québec reçu pour *Griffintown*.



PHOTO CATHERINE LEFEBVRE, LA PRESSE

Marie Hélène Poitras publie son deuxième roman, *La désirata*, après 10 ans.

**« C'était comme un tour de Gaule d'Astérix, avec des accents, des vocabulaires super colorés, des gens pittoresques. Une sorte de voyage initiatique assez fou, d'où je suis revenue avec une idée d'histoire, mais surtout des personnages et une ambiance que j'avais envie d'écrire. »**

— Marie Hélène Poitras

Très loin de Paris, elle a découvert les villages médiévaux – et même le village de son ancêtre Poitras – où partout on l'a accueillie avec générosité, lui faisant goûter les spécialités locales et les meilleurs vins. D'ailleurs, dans *La désirata*, on fait joyeusement bombance et ripaille à toutes les pages. Un roman charnel, qui sollicite sans cesse les cinq sens, et situé dans un territoire imaginaire « entre la Beauce et l'Auvergne », dit en riant Marie Hélène Poitras, qui cite ici une image de son éditeur Antoine Tanguay.

Car l'écrivaine n'a pas hésité à insérer parmi les nombreuses chansons françaises populaires qui parsèment son roman la chanson *Ailleurs* de Marjo. « Je trouve que c'est l'une des plus belles chansons québécoises », dit celle qui a fait sa marque comme journaliste musicale. « On pense qu'on est dans un autre monde, et tout à coup, il y a une trace de culture québécoise qui vient brouiller les cartes. J'avais cette permission d'aller là, et je l'ai prise. »

Ne lit-on pas, dans *La désidérata* : « Écrire n'est pas décrire : nous ne sommes pas enchaînés au réel » ? « Dans la création, on dirait que je me permets tout, confie Marie Hélène Poitras. À partir du moment où le temps n'est pas précisé ni le lieu, il y a plein de possibilités de récits qui apparaissent qui ne sont pas là quand tu es dans le réalisme. La création elle-même est un sujet du livre. »

L'autre sujet est une revanche contre le patriarcat, avec au passage un clin d'œil à *L'apparition du chevreuil*, d'Élise Turcotte, et à Anne Hébert, bien sûr. Car si souvent les contes sont cruels et se terminent mal, puisqu'ils servent la plupart du temps à prévenir les enfants du grand méchant loup, « ce serait bien, parfois, que la petite fille l'emporte », écrit-elle. Ce qui lui rappelle un peu *Soudain le minotaure*, dans lequel elle s'était mise dans la peau d'une femme agressée et dans la tête de l'agresseur en même temps.

**« Il y a une sorte de justice réparatrice dans ce livre qui ne passe pas nécessairement par la condamnation du père, mais qui consiste plus à lui enlever tout le pouvoir qu'il avait. Ça aurait été trop facile d'aller vers une finale noire et destructrice. »**

— Marie Hélène Poitras

Tous les personnages de *La désidérata* vivent une métamorphose, à l'image de ce monde sans cesse en transformation. Marie Hélène Poitras ose même, dans cette histoire qui semble appartenir à un passé lointain, un mot épique, « ceux », pour inclure Jeanty devenu Jeantylle. À ce propos, l'écrivaine a recouru à une lectrice sensible, son amie Chris Bergeron, pour avoir son avis sur la réalité d'une femme trans. Elle recommande l'exercice. « J'ai trouvé ça vraiment intéressant. Tout le monde pense que ça pourrait restreindre nos libertés de créateurs, mais au contraire, moi, je me suis sentie beaucoup plus libre avec ces conseils, car je me retenais. J'ai compris ce qu'était mon terrain de jeu. »

C'est un bonheur que Marie Hélène Poitras ait retrouvé le terrain de jeu de l'écriture, sa plume me manquait, de quoi remercier la pandémie. Les vanes sont ouvertes, elle termine l'écriture d'un scénario, va publier cette année deux romans jeunesse, et comme une magie ne vient jamais seule, *La désidérata* sera offert aussi en livre audio à la fin d'avril, lu par la comédienne Pascale Montpetit, sur une musique de Marie-Pierre Arthur.

« C'est tellement beau, ce qu'elles ont fait ! Je n'arrête pas de l'écouter, je n'en reviens juste pas », dit celle qu'on sent pratiquement renaître parce qu'elle a pu suivre son désir. « J'ai renoué avec l'écriture après une espèce de traversée du désert où j'étais dans un rapport de manque continu et depuis cet automne, je me suis laissé habiter et envahir par ça. Je trouve que c'est puissant et que ça rend puissant. Quand je suis dans cet état-là, je vibre d'une façon particulière, je me réveille en pleine nuit avec des bouts de phrases... Je veux m'organiser pour retourner à cet état-là, et pas dans six ans ! »

# LEDEVOIR

## Marie Hélène Poitras, sous les victuailles, la violence



Photo: Hubert Hayaud Le Devoir «J'ai fait toutes les folies que je voulais faire, se réjouit Marie Hélène Poitras. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas eu le grand privilège de pouvoir écrire chaque jour.»

**Natalia Wysocka**

Collaboratrice

3 avril 2021

Lire

Un magnum de champagne. Des abricots noyés dans du xérès. Une bouteille d'armagnac. Une autre de monbazillac. Un verre de chartreuse. Du cognac.

Si *La désirata* (<https://editionsalto.com/catalogue/la-desiderata/?v=3e8d115eb4b3>) est arrosée, si les « rires de bulles de crémant » s'y font entendre, si les délices y débordent, l'inquiétude, l'ignominie et les parts d'ombres y abondent également. Sous les mignardises, la monstruosité. Sous les confiseries, la crapulerie. Du sordide mijoté pendant des années.

« Je suis arrivée à la littérature avec un livre très noir, mon plus sombre, dans lequel la violence faite aux femmes était centrale et frontale », rappelle Marie Hélène Poitras au sujet de *Soudain le Minotaure*, paru chez Tryptique en 2002. Le décor de son nouveau roman est peut-être plus pittoresque, mais en coulisses, le mal s'étend.

À l'origine de l'étincelle, pourtant, un climat de gourmandise et de sensualité. En 2014, l'écrivaine remporte le prix France-Québec pour *Griffintown*, paru chez Alto. Le prix en question : une tournée d'un mois dans l'Hexagone. « C'était comme une fête des sens, se souvient la chroniqueuse littéraire au *Devoir*. J'ai goûté aux meilleures spécialités locales. J'ai découvert une France que je ne connaissais pas. Des petits villages charmants, des forêts, des manoirs de pierre. »

Elle a aussi découvert, à Cugand, le lieu de provenance de son ancêtre. « Quelque chose sur mon identité. » Elle s'en est inspirée pour créer un personnage de peintre portant le patronyme Poedras. « Un nom qui ressemble au mien. Ce n'est pas anodin. »

Rien ne l'est dans *La désidérata*, livre rempli de gugusses et de troussepinette, où les personnes au parler coloré affluent au marché, où un Dalmatien dévore des oiseaux, et où une femme effacée arrive à l'avant-plan pour se mettre à écrire furieusement. De façon « jaillissante et volcanique ». Comme Marie Hélène a écrit, elle aussi, ce récit à la fois intemporel et féroce-ment actuel qui lui a permis de décrypter l'Histoire, de tordre ses secrets, de les ressentir jusque dans la peau. « Des fois on est au théâtre, des fois on est dans un tableau. Mais je voulais montrer que ce cadre a été fabriqué. Qu'il n'existe pas pour de vrai. Quand on en sort, tout s'arrête. »

Les coutures craquent, Marie Hélène les montre. Elle déplie son décor, le replie, l'ouvre, le referme, le laisse en dormance, le ramène à la vie. « Je suis fascinée par *Dogville* de Lars von Trier, dit-elle. Par ces maisons dessinées par terre, par ces personnages qui entrent et ressortent. J'adore ces codes, ces jeux sur la forme. »



Ici, elle joue beaucoup avec les comptines pour enfants. Parfois en exergue, parfois intégrées au texte, ces chansonnettes se révèlent dans toute leur étrangeté. « Souvent, on en connaît les deux premiers couplets. Ceux d'après, on les a oubliés. Mais certains sont tellement traumatisants ! Ils ont une candeur bafouée, parfois un sous-texte incestueux. C'est surprenant qu'on ait fredonné tout ça à nos petits chérubins. »

Étonnants aussi, ces classiques comme *Savez-vous planter les choux ?* Quels choux ? « Ou l'affaire de l'escargot. Trempez-le dans l'huile, trempez-le dans l'eau. De quoi ils parlent ? »

Ce dont parle Marie Hélène, c'est le merveilleux et le méprisable, le magique et l'horifique. La question des origines et le manque de réponse qui l'accompagne. « La création et la procréation. Le désir et la métamorphose. »

À l'image de celle que traversent ses quatre protagonistes principaux. Que ce soit en transcendant la colère, en demandant pardon pour son passé, en se libérant de l'oppression, en devenant enfin soi-même. « C'est si bon d'être soi », réalisera d'ailleurs l'héroïne qu'elle nomme d'abord Jeanty. Jeantylle, quand elle embrassera sa vraie identité. Un personnage que Marie Hélène a confié, en cours de création, à son amie, l'écrivaine et lectrice sensible Chris Bergeron. « Je lui ai demandé d'être comme une bonne fée et de se pencher sur son berceau. »

Clair-obscur

Dans *La désidérata*, la mue des mentalités arrive aussi par la transformation des habitudes alimentaires, des modes de production. Le vin se fait orange, le tofu et le tempeh remplacent les têtes de sanglier et le boudin. « Je brouille les notions temporelles. Nous ne savons plus à quelle époque nous sommes. »

Marie Hélène Poitras sait par contre que ce roman, elle l'a vécu fort et intensément. Dans ses pages, on lit : « Écrire rend puissant. »

« J'ai fait toutes les folies que je voulais faire, se réjouit-elle. Ça faisait très longtemps que je n'avais pas eu le grand privilège de pouvoir écrire chaque jour. »

Les privilèges, elle les dissèque dans son conte. Ceux que l'on perd, ceux que l'on n'a jamais connus, ceux qui nous ont été injustement enlevés. Mais les choses vont changer. Car une femme arrive au village de Noirax « pour redresser l'ordre du monde. » Cette femme « vit plus violemment que les autres », « passe d'un désir à l'autre ». Elle a faim de

toutes ces choses dont les tables débordent. Mais surtout faim d'égalité, de justice. Une justice réparatrice. « Il aurait été trop facile de, comment dire ? mettre le feu, de tout détruire et de quitter. C'était tentant d'aller vers une finale lourde. Mais si au lieu de plonger le domaine dans le chaos, je mettais plus de la lumière ? »

Marie Hélène met aussi, bien à l'abri dans une armoire aux parfums, des fioles aux noms évocateurs et troublants. La chasse à courre, L'eau de protection. « Certaines odeurs peuvent vraiment réveiller des souvenirs... » Notamment les souvenirs d'œuvres qui nous ont précédés. Dans ce cas-ci, *L'apparition du chevreuil*, roman d'Élise Turcotte auquel elle rend hommage. « Ce tout petit livre m'a vraiment marquée dans sa façon d'aborder la question de se faire confiance, de s'écouter dans ses inquiétudes. De résister. »

Elle n'a toutefois pas pu résister à se donner « une licence poétique » en ce qui a trait aux descriptions de végétation. L'une de ses directrices littéraires, l'écrivaine Catherine Leroux, lui a signalé qu'elle faisait pousser ses champignons à la mauvaise saison. Résultat : dans cette forêt imaginaire, « il y a quelque chose de spécial. La chlorophylle est plus forte. »

La force d'écrire le mot FIN, elle, est mentionnée par une protagoniste. Trois lettres qui veulent tout dire quand on s'apprête à boucler un tel texte. Qui viennent accompagnés d'une « fébrilité jubilatoire ». « Mais est-ce que mes personnages savent qu'ils sont faits de papier, de pixels et d'encre ? Vite, vite ! Il faut qu'ils se dépêchent parce que le décor est en train de se déconstruire sous leurs pieds. Il faut qu'ils arrivent là où ils doivent arriver. Parce que bientôt, ce sera fini. »



11 avril 2021 3h00 / Mis à jour à 7h17

# Marie Hélène Poitras : le pur bonheur d'écrire

- Partager
- f
- 🐦
- in
- ✉

LÉA HARVEY Le Soleil



**Deux mots reviennent fréquemment lorsqu'on discute de *La désidérata* avec Marie Hélène Poitras : jeu et plaisir. Avec ce troisième ouvrage, l'écrivaine ancre, dans un roman «magique» dont l'«espace-temps appartient au conte», l'histoire d'«amantes au destin tragique», des «désidératas» victimes d'une longue tradition patriarcale.**

**E**n 2014, Marie Hélène Poitras remporte le Prix France-Québec pour son roman *Griffintown*. S'amarce alors, pour elle, une tournée à travers toute la France afin de rencontrer ses lecteurs partout au pays.

Quitter Paris et l'Île-de-France pour explorer les contrées françaises a été une expérience riche en régionalismes, noms propres, adjectifs et autres termes «vernaculaires» inconnus des dictionnaires, raconte l'écrivaine, en entrevue au Soleil.

Pour *La désidérata*, elle a donc eu envie de puiser dans les souvenirs de cette tournée littéraire où elle a «beaucoup mangé et bu» afin de créer l'ambiance unique de son nouvel univers.

Celle pour qui les mots sont comme des «palettes de couleurs» s'est ainsi amusée à tremper ses pinceaux dans un coffret gastronomique où foisonnaient cèpes, herbes aromatiques, viandes sauvages, laques savoureuses et grands crus.

«Dans *Griffintown*, j'avais beaucoup de vocabulaire équestre et équin, des mots qui sonnent bien. [...] Avec *La désidérata*, j'utilise simplement une autre palette, d'autres sonorités», explique-t-elle, en soulignant qu'elle avait envie de se faire plaisir avec de «grandes tablées rabelaisiennes» qui se «conjuguaient parfaitement au petit côté vintage» de son roman.

En ce qui a trait aux odeurs âcres des corps et de la terre ou aux doux arômes sucrés des plantes, elle s'est plutôt tournée vers sa panoplie de brochures récoltées dans les parfumeries parisiennes.

«Je ramène toujours ces guides dans lesquels ils décrivent leurs fragrances parce que je trouve les croisements d'odeurs et les mots qui y sont utilisés super fascinants. [...] Ça devient un jeu d'évocations : certaines mélodies vont me faire penser à un parfum, qui, lui, rappelle un souvenir, des plats ou des goûts. Ce sont comme des petits réseaux de sens qui circulent les uns vers les autres. Ça m'inspire.»

### **Ode à la création**

Dans *La désirata*, Marie Hélène Poitras s'amuse avec sa «forêt de mots» et ses protagonistes «faits d'encre et de papier». Les lecteurs n'ont pas à faire semblant : l'écrivaine met ses cartes sur table et «montre les coutures» de la mise en scène qu'elle est en train de créer.

«Quand on lit un livre, les personnages n'existent pas pour vrai. [...] J'avais envie de pointer ça. Pour montrer le jeu [auquel on participe], comment il est fabriqué», explique-t-elle, en prenant comme exemple des passages où elle dévoile les décors et le rideau de son théâtre.

L'univers de son dernier roman est donc «vieillot et poétique», mais aussi éclaté. Une facette qu'elle assume et célèbre entièrement.

«Parfois, je me sentais un peu comme quand j'étais jeune et que je jouais avec mes Barbie», ajoute l'auteure, qui a rédigé *La désirata* sur plusieurs années et pour qui cette œuvre est devenue un riche et ludique «espace de création».

### **Une chose et son contraire**

Malgré son abondance de nourriture alléchante, de décors féériques et de magie, l'ouvrage porte aussi une grande part de noirceur, souligne l'écrivaine.

À l'image d'une forêt enchantée qui cache un loup tapi dans l'ombre, *La désirata* se construit sur la ligne entre la beauté pure et sa destruction. Le majestueux sanglier aux défenses acérées qui se nourrit dans la clairière sera dépecé; la douce déesse, noyée; la femme séduisante et indépendante, consommée puis possédée.

Pour animer cette «tension» au cœur du livre, Marie Hélène Poitras parsème d'ailleurs son œuvre d'extraits de comptines telles que *Nous n'irons plus au bois*, *À la claire fontaine* et *Dansons la capucine*. Ces chansons, dont on connaît très peu les couplets, précise l'autrice, portent souvent une morale qu'on occulte avec l'enfance. Dans *La désidérata*, délaissées de toute naïveté, les paroles prennent ainsi un tout autre sens.

Évidemment, insiste Marie Hélène Poitras, rien de tout cela n'était prévu.

À la base, elle avait seulement envie que ses personnages «fredonnent des choses», pour «ajouter un peu de légèreté»... pour «faire comme un jeu».

23 janvier 2021 / Mis à jour le 19 avril 2021 à 17h23



## Panorama: lu, vu et entendu cette semaine



L'ÉQUIPE DES ARTS  
Le Soleil

### Livre

*La désirata* \*\*\*\*

Roman, Marie-Hélène Poitras

On a envie de dévorer chaque chapitre de *La désirata*. Au propre comme au figuré. Les 184 pages du nouveau livre de Marie-Hélène Poitras sont remplies d'odeurs et de montagnes de nourriture. Si les liquides visqueux et les parfums âcres prennent toutefois à la gorge, les grandes tablées alléchantes où trônent gibiers dépecés, fruits confits, noix grillées et sauces bien grasses ouvrent l'appétit. Mais il y a aussi, dans ce roman aux allures de conte, une tension bien palpable qui tient le lecteur en haleine. Parce que le village de Noirax, et plus précisément le domaine de la Malmaison, cache les souvenirs de plusieurs femmes au funeste sort. À l'image d'une forêt enchantée qui prend des airs maléfiques, Marie-Hélène Poitras conjugue comptines pour enfants, magie, abondance et désirs dans un monde où les loups ne sont jamais bien loin, toujours tapis dans l'ombre. **Léa**

**Harvey**

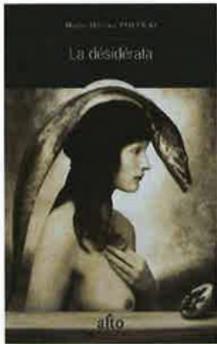
---

Marie-Hélène Poitras

**LA DÉSIDÉRATA**

Alto, Québec, 2021, 178 p. ; 24,95 \$

Sensualité, symbolisme et subversion sont au rendez-vous dans ce roman touffu de l'autrice des acclamés *Griffintown* (Alto, 2012) et *Soudain le minotaure* (Triptyque, 2002).



Marie-Hélène Poitras ne lésine pas sur le temps à investir pour concocter un roman. Tant mieux pour ses lecteurs, car son dernier opus est à nouveau un grand cru. L'autrice y déploie une écriture soyeuse dans laquelle on se laisse envelopper, pour ne pas dire subjugué.

Le titre annonce déjà un programme où les certitudes pourraient être ébranlées, où les règles pourraient être détournées. Le terme « désirata », pour désigner la chose désirée, est officiellement de genre masculin et il n'est pas innocent qu'il soit ici féminisé. Dans un style envoûtant, l'autrice anime sa petite galerie de personnages dans le décor de Noirax, une enclave rurale d'un autre âge, ou peut-être d'aujourd'hui. Un coin oublié de la France profonde, ou peut-être n'importe où ailleurs. Il y a le père, figure emblématique d'une lignée patriarcale, investi d'une autorité naturelle sur ses proches et qui ne cache pas son ambition d'étendre son emprise plus largement sur la population de Noirax. Il y a le fils, qui revient au bercail après une déconvenue maritale. Il y a la bougresse, la bonne qui, jadis, fut elle-même la proie du maître et fut témoin d'événements dont on ne parle pas. Il y a aussi le souvenir de Pampelune, l'épouse du père disparue dans des circonstances nébuleuses. Il y a enfin Aliénor, « [é]leveuse, cueilleuse, semeuse de trouble », la goutte d'eau, l'étincelle, le battement d'aile qui devait survenir pour lancer le bouleversement de l'ordre séculaire.

Le paysage et l'ambiance de *La désirata* rappellent fortement les littératures de terroir, avec au surplus une touche de fantastique. Certaines descriptions évoquent un monde paisible, harmonieux : « Dans l'assiette, une main bienveillante a déposé quatre pruneaux, des groseilles et des coings, un citron à demi pelé. Une bouteille de rouge encore un peu vert décante dans la carafe. Il y a des amandes fraîches dans leur coque molle, un chorizo d'âne dans une poterie rustique et le pain de farine artisanale encore moelleux du matin ». Toutefois, sous le calme apparent on devine bientôt des forces occultes qui, si elles ne sont jamais tout à fait mises au jour, se manifestent entre autres par des appétits insatiables et ravageurs.

La disparition de Pampelune, l'épouse créatrice de parfums étranges, sera-t-elle élucidée ? Les secrets détenus par la bougresse seront-ils révélés ? Le fils, revenu auprès du père, saura-t-il prendre la relève et perpétuer les traditions scrupuleusement entretenues par des générations de Berthoumieux ? À l'arrivée, les réponses ne sont pas toutes faites, les mystères ne sont pas tous éclaircis, mais la romancière nous donne généreusement à méditer et de quoi échafauder nos propres interprétations.

Gérald Baril

Gérard Mordillat

**LES ROSES NOIRES**

Albin Michel, Paris, 2021, 298 p. ; 34,95 \$

Dystopie dans laquelle les milices composées de Souchiens (citoyens de souche) soutiennent le Conseil qui dirige la France d'une main de fer et écrasent les autres castes asservies. Tout un programme.



En 2028, dans la société imaginée par l'auteur Gérard Mordillat, les citoyens utiles sont en haut de la pyramide et divisés en « Puissants, Possédants, Dominants, Sachants et Servants ». Tout en bas, les Inutiles que le système a rejetés, « de la chair à production, de la chair à canon », assignés aux plus basses corvées et parmi lesquels se retrouvent les étrangers, les Noirs, les artistes, les

opposants à l'ordre établi, qu'avec l'accord de l'armée et de la police les meutes paramilitaires « traitent », entendre assassinent. Plus qu'un roman, *Les roses noires* se veut une charge politique contre la France d'aujourd'hui et ses dérives autoritaires.

Le romancier, poète, scénariste et documentariste de 49 ans, dont les allégeances gauchistes sont connues, a préféré la forme du roman à celles de l'essai ou du pamphlet pour dénoncer les totalitarismes gouvernementaux et les violences qui se multiplient présentement sur la planète. Il a déjà déclaré en entrevue : « Le roman est le dernier espace où l'expression est véritablement libre ».

Pour étayer sa thèse, Mordillat met en scène quatre femmes, Cybèle, Nora, Rome et Vivi, qui entraînent avec elles le poète Orden afin de préparer le prochain coup d'État. Le quintour passe dans la clandestinité rejoindre Tank, leader de l'insurrection et « chef d'une bande de pillards et de voleurs, ennemis jurés des meutes ». Autre pièce importante du puzzle, il faut savoir que le cruel Tank et

# La désidérata: oser tout renverser

**JOSÉE BOILEAU**

Samedi, 8 mai 2021 01:00

MISE À JOUR Samedi, 8 mai 2021 01:00

**Ce qui fait de grands écrivains, c'est la capacité d'envoûtement. *La désidérata* prouve que Marie Hélène Poitras est du nombre.**

Après *Soudain le Minotaure* puis *Griffintown*, romans récompensés et marquants, mais qui remontent à loin, on avait hâte de voir dans quel univers Marie Hélène Poitras allait nous transporter.

Ce sera un conte, qui nous happe dès les toutes premières phrases : la cheminée est antique, les mousses ancestrales et « que vienne le printemps et brairont les ânon ». Suivront les premières strophes d'*À la claire fontaine*. On est déjà accrochés.

*La désidérata* met en scène l'histoire d'une famille de patriarches, les Berthoumieux, hommes à femmes qui, d'une génération à l'autre, les ont sacrifiées : les épouses légitimes comme les concubines et les nourrices, trop désirées pour avoir été aimées ou même considérées.

## Un conte « cruel »

Une étrangère vient toutefois de s'installer au domaine. Elle s'appelle Alinéor. Elle est jeune, elle est belle et elle veut tout bouleverser : retrouver le passé de celles qui sont mortes mystérieusement et donner la parole aux vivantes. Elle fera tout pour y arriver.

Ce conte sera donc cruel, à l'image des comptines enfantines quand on les chante jusqu'au bout. Mais avec quelle volupté Marie Hélène Poitras nous le fait traverser !

On fait souvent ripaille dans *La désidérata* : la seule description d'une miche de pain met en appétit et tout ce qui tient du boire et du manger prend des airs de fête ou de somptueux tableaux. C'est d'une irrésistible gourmandise.

La nature, elle, regorge de beauté — « les raisins ont la taille d'une perle », la boue a un « parfum affolant de soleil liquide ». Les personnages sont à l'avenant, débordant de sensualité.

La vie éclate à chaque page. Même quand le trop-plein des sens sème la mort, on reste sous le charme de cette écriture soignée.

C'est d'autant plus ensorceleur qu'on est dans un temps et un lieu indéfinis. Poitras l'écrit d'entrée de jeu : le village de Noirax et son indispensable forêt tiennent du théâtre, avec décors de carton et marionnettes à animer.

## Inverser le code

Ça évoque le passé, mais les déplacements se font en montgolfière et le fils de la famille, Jeanty, porte des stilettes une fois assumée sa personnalité féminine. Les chansons renvoient à la vieille France, mais Jean-Pierre Ferland et Marjo sont aussi cités.

Le rapport à la réalité est donc ailleurs : dans le fait que les histoires sont toujours contées du point de vue masculin. « Qui décide à la fin si la belle que voilà aura le droit d'aller danser ? »

Pour sortir du malheur, il faut inverser le code et ce sera la femme effacée de la maisonnée, la bougresse, qui s'en chargera. Elle va prendre la plume et tout réécrire : « La fête est terminée. Le père n'ira plus chasser, ni chanter, ni pavoiser. »

Il n'en mourra pas, va même s'adapter. On passera du gibier au lait de soja. Et ça restera délicieux à lire.

LA DÉSIDÉRATA

# Une histoire racontée à l'encre blanche

**JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU**



La fiction littéraire se nourrit des réalités qui l'entourent pour construire des univers meilleurs ou pires. L'écrivaine Marie Hélène Poitras, récipiendaire du Prix littéraire France-Québec 2013 grâce à *Griffintown* (Alto, 2012), connaît bien tous les passages entre réalité et fiction dont elle explore les méandres dans *La Désidérata* (Alto, 2021).

Nous voilà au domaine de la Malmaison, à deux pas du village de Noirax. Tout se joue entre la pérennité des habitudes et des mœurs d'autres époques, et la précarité de l'instant présent qui a la tentation de tout faire implorer. Les Berthoumieux règnent sur Malmaison et même sur la région, car l'aîné de la descendance, ici prénommé Bernard, impose sa loi.

« Dans cette famille issue de la bourgeoisie de Noirax, les pères sont un. Seul diffère leur choix d'animaux d'élevage et c'est ainsi qu'ils se distinguent. Il y eut le père aux bufflonnes, le père aux tourtes, le père aux berbex et le père aux ânes. Pour varier le menu, chacun des pères peut se servir à l'occasion de l'abondance de sangliers et de lièvres, sans décimer les lignées. Chacun fut vaincu par sa désidérata, puis relevé par un fils. Les mères devinrent matrones tonitruantes ou alors transparentes puis effacées. »



Tout semble bucolique: nature luxuriante, oiseaux chantant, lapins gambadant, moutons broutant « dondaine, dondon ». Mais oui, l'autrice a essaimé des vers de comptines dont la candeur est un leurre. Il y a aussi les paroles de chansons populaires dont l'incidence ramène le présent, ce temps des changements ou des transformations.

Outre le Maître des lieux, on rencontre la bougresse qui fut la nourrice de Jeanty, le fils de la maison, et d'autres enfants dont on a perdu trace. Noirax n'est pas en reste, car le métier de chacune et chacun sert à tous, témoins silencieux des activités du domaine. Que dire de Pampelune, l'épouse décédée, sinon qu'une aura de mystère l'entoure? Elle est aussi la mère de Jeanty, ce fils parti au loin pour une histoire d'amour et qui rentre au bercail pantois alors que son père nourrit de grands espoirs

par-devers lui. Ce que le paternel ignore, c'est que Jeanty préfère de beaucoup s'habiller en femme à tout ce qui a trait à la culture maraîchère, l'élevage, la chasse et autres activités du genre.

Berthoumieux père attend avec impatience Aliénor, une jeune femme qui lui a proposé de moderniser les habitudes maraîchères et d'élevage de Malmaison. Ce qu'il ignore c'est que l'arrivée d'icelle marquera le début d'une révolution de château, puisque sa fougue et sa détermination vont remettre les pendules à l'heure et briser le cercle infernal dans lequel des générations de Berthoumieux tiennent les femmes passant par chez eux.

Cet appel à la justice devient un jugement irrévocable qu'écrit Victoire, la bougresse. Nul esprit de vengeance de la part des femmes, mais une prise de parole et le pouvoir d'abattre le mur invisible qui les emprisonne en les faisant les amantes d'occasion des hommes Berthoumieux, mais jamais l'épouse promise.

La dernière séquence de *La Désidérata* se déroule au présent, sans trop s'éloigner de la trame qui elle est passée. Ce passage de réalité et fiction ou de fiction à réalité s'opère avec maestria, Marie Hélène Poitras s'adonnant avec fougue et passion à l'écriture comme un moment de plaisir jouissif. La trame imaginée pour la chute de



## COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE

(Typo, 2021) par Dany Laferrière.

« Ce livre est paru en 1985, et je ne sais pas, chère lectrice, quel âge vous aviez à ce moment-là, ni même si vous étiez née. En tout cas, il a fait depuis un joli parcours: traduit dans une quinzaine de langues dont le polonais, le japonais et le russe censuré par tous les grands quotidiens américains – le New York Times en tête –, adapté au cinéma, mis en musique par Manu Dibango... L'espérance de vie d'un livre étant très brève, si vous l'avez ici sous vos yeux, c'est qu'il a traversé le temps pour devenir un classique contemporain. Le propre d'un classique, c'est de s'adapter à toutes les époques et à toutes les situations. Il suffit de le lire et de regarder ce qui se passe autour de vous pour avoir l'impression qu'il vient d'arriver en librairie. Prenez-le. »



## CLIN D'ŒIL AU TEMPS QUI PASSE

(Bq, 2021) par Antonine Maillet.

« Par une série de récits intimes, A. M. refait le parcours de sa vie avec le sourire en coin de celle qui n'a pas dit son dernier mot au Temps qui passe. Sur ce trajet ondulant entre les lignes, elle nous entraîne dans les voltiges et découvertes de l'enfance, revisite ses rêves et défis de femme du XX<sup>e</sup> siècle emportée dans une barque parfois difficile à mener, puis reprend son souffle pour l'élan de la dernière courbe. Bien sûr y sont abordés les grandes étapes des débuts de l'écriture comme le succès de ses titres les plus connus. On y trouve aussi de très belles pages relatant la maladie de la mère, la mort du père, les déchirures du corps, les années auprès de sa compagne Mecha, les doutes, la soif de vivre plus encore, de raconter toujours. »

la narration semble régler tous les comptes à la réalité machiste racontée et à rendre aux femmes leurs droits inaliénables.

Puis-je écrire que *La Désidérata* marquera l'année littéraire? Nul doute puisque l'histoire que ce

roman raconte et l'art littéraire qui le tisse transcendent l'espace-temps en rejoignant l'universelle intemporalité. Comme la romancière le soulignait: « Mes histoires s'écrivent comme ça, au pif et au fil des tocodes. J'aime bien quand elles n'ont pas de fin. »

## Des livres pour (s)'appartenir et se (re)connaître

L'initiative « Le 12 août, j'achète un livre québécois », mise sur pied en 2014, en est à sa septième mouture cette année.



Cinq titres à découvrir dans le cadre de la campagne «Le 12 août, j'achète un livre québécois».  
PHOTO : RADIO-CANADA / VALÉRIE LESSARD

### Valérie Lessard

à 5 h 56

Avant que la rentrée littéraire automnale ne vienne faire déborder les rayons des librairies (et de nos bibliothèques), voici cinq titres québécois publiés au cours des derniers mois qui valent assurément le temps que vous leur accorderez.

### **La désidérata : le vibrant retour de Marie Hélène Poitras**



Avec ce nouveau titre, l'Ottavienne de naissance Marie Hélène Poitras brise un silence romanesque de près de 10 ans.  
PHOTO : RADIO-CANADA / VALÉRIE LESSARD

Avec *La désidérata*, Marie Hélène Poitras brise un silence romanesque de près de 10 ans. Et l'Ottavienne de naissance, qui a lancé *Griffintown* en 2012, le fait avec la truculence et la touche féministe qu'on lui reconnaît. C'est d'ailleurs la tournée qui l'a menée en France à la suite de la parution de *Griffintown* et du prix France-Québec remporté dans la foulée qui lui a inspiré les prémices de *La désidérata*.

Qu'elles soient bougresse ou vendeuse de champignons et qu'ils soient équarisseur ou peintre, ses personnages évoluent ainsi dans le décor médiéval de Noirax, petit village rendu presque palpable, gorgé de la sève d'une forêt avoisinante grouillante de vie, à la fois refuge et source de danger. Un décor empreint des parfums évocateurs de souvenirs et de secrets plus ou moins enfouis dans les mémoires, mais aussi fleurant gourmand et gras les plats qui y sont mitonnés et mangés. Il y a quelque chose de rabelaisien dans l'abondance des mets, que l'écrivaine décrit néanmoins dans une épure charnelle, sensuelle, typiquement « poitrasienne ».

Aliénor débarque donc à Noirax, où la famille Berthoumieux règne de père en fils, puisque les femmes ont tendance à disparaître tragiquement autour d'eux. Aliénor y surgit non pas pour venger ces femmes mortes avant elle autant que pour provoquer, participer à la transformation du père Berthoumieux, de son fils Jeanty et de leur domaine, la Malmaison.

On se croirait quelque part en France. Or, la Malmaison des Berthoumieux pourrait très bien être située au Québec, puisque Marie Hélène Poitras fait chanter du Marjo à Jeanty/Jeantylle, entre deux reprises de comptines, dont on se prend à fredonner l'air tout en en découvrant certains passages troublants...

Roman aux effluves de conte aussi intemporel que résolument d'actualité, *La désidérata* fait écho aux précédents titres de Marie Hélène Poitras par les thèmes abordés, dont ceux du pouvoir de la création artistique et de la violence faite aux femmes.

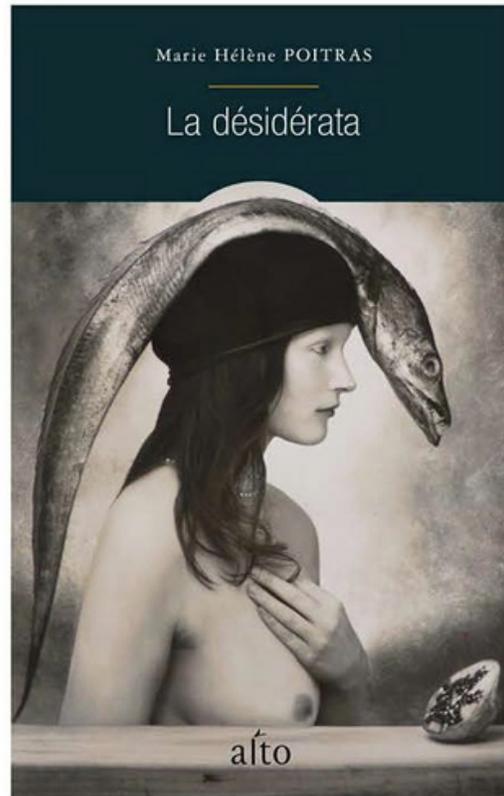
## La désidérata: les secrets des destins tragiques



**Sonia Sarfati**

Mis à jour: Mar. 30, 2021

*La désidérata* est un conte, pour adultes profond, mais cruel et beau à la fois. Découvrez les secrets des désidératas, ces femmes au destin tragique.



EDITIONS ALTO

### De quoi ça parle

À une époque indéterminée et dans une contrée imaginaire où se côtoient des régions appelées Hauts-Pays, Arrière-Pays, Centre, Ouestan, Finistax, etc., se trouve le village de Noirax. Dans le village de Noirax se trouve le domaine de la Malmaison et son manoir. Dans le domaine de la Malmaison se trouve aussi, abandonnée, négligée, la Maison aux Parfums. L'abandon, la négligence ne sont pas un hasard en ces lieux où les secrets de famille s'accumulent depuis des générations telle la poussière sur les meubles. Et ces secrets ont des noms. Celui des désidératas. Ces femmes au destin tragique qui ont vécu au Manoir, qui ont aimé dans la Maison, qui ont disparu.

Arrive alors Aliénor, «un nom devant lequel s'incliner». Elle offre ses services d'éleveuse et de cultivatrice. Elle cherche aussi des réponses. Elle veut ôter le bâillon sur l'histoire de celles qui sont passées et ont disparu du monde – mais pas des mémoires. Porterait-elle également la vengeance? Peut-être. Pourquoi, alors? Autour d'elle, un père, un fils et des esprits – ceux des désidératas – aux rôles tout sauf anecdotiques.

## Pourquoi vous aimerez ça

*La désidérata* est un conte. Un conte pour adultes. Un conte à la fois cruel et beau, comme les contes savent l'être. Profond comme les contes, riches dans et entre leurs lignes, savent l'être. Il y a de La Barbe Bleue dans cette histoire, pour le destin tragique des femmes. Il y a du Hansel et Gretel, du Gretel surtout, pour l'enfant abandonnée dans la forêt.

Mais à tout cela, et c'est déjà beaucoup, Marie Hélène Poitras ajoute une musicalité qui s'étale partout et pas seulement dans les paroles de chansons traditionnelles qui résonnent ici et là, beaucoup moins innocentes qu'on ne le pense; et une sensualité qui s'étend à tous les sens. Le goût et l'odorat sont ici sollicités comme ils le sont rarement. La vue également, tant les couleurs explosent dans les mots de l'autrice; le toucher, comme si les pages portaient le grain des peaux; et l'ouïe, qui répond au chant des oiseaux et à celui des fontaines. Un roman beau en contenant et en contenu, que l'on aimera lire et à propos duquel, après, il fera bon discuter.

## Qui l'a écrit

Marie Hélène Poitras a fait une entrée remarquée en littérature avec le percutant *Soudain le Minotaure* (2002), qui lui a valu le Prix Anne-Hébert. *La désidérata* nous arrive neuf ans après *Griffintown* (Prix France-Québec). Il tombe à merveille, avec ses tables chargées et ses menus goûteux: on était affamés d'elle.

## Extrait

Hélène s'avança vers la fontaine et, la contemplant, posa la main sur sa hanche, puis dégagea sa nuque de la lourde chevelure embaumant le laurier. Consumé de désir, le père la dévorait des yeux. Elle était d'une beauté ardente que la déesse sculptée dans le marbre, dans sa magnificence, ne pourrait jamais traduire.

Après une battue féconde lors de laquelle la corne de chasse sonna onze fois, on fit griller les sangliers à la broche. On déboucha les grands crus et autres bouteilles millésimées. (...) Alors que tous mangeaient et buvaient, s'emplantant la panse à l'éclater, Hélène s'avança vers la fontaine, médusée. Elle trouva l'eau si belle, qu'elle y plongea le pied. Dans la mer Basse, à bord d'une embarcation qui filait dans la nuit vers l'île Rose, le sculpteur mit au même moment un pied à l'eau puis se laissa couler tout entier.

Au petit matin, Hélène fut retrouvée gisant dans l'eau du bassin, aussi belle que la veille, aussi morte que muette, noyée dans le plus somptueux des tombeaux.

Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai.

## Venez nous parler

Rendez-vous sur le groupe Facebook, [Le club du livre Sélection](#), pour discuter de *La désidérata* avec les membres de notre club de lecture et Sonia Sarfati. Lequel de vos sens a été le plus sollicité par ce court roman? Avez-vous eu faim? Avez-vous été ébloué par les couleurs?

*La désidérata* de Marie Hélène Poitras, 24,95\$, éditions Alto



Littérature (<http://lametropole.com/category/arts/litterature/>) 25 mai 2021

## Marie-Hélène Poitras, La désidérata

Ricardo Langlois

C'est le plus bel après-midi du monde. Je suis dans une autre dimension ; celle de Noirax, un univers de légende. Je suis ailleurs. C'est beau, à fleur de peau. Cette fable s'immisce au plus profond de mon cœur d'enfant. Je découvre une autre vie ; celle de la *Maison aux parfums*. Aliénor est partout dans ma tête. C'est *La désidérata*.

### Voyage dans l'imaginaire

Des journées à lire ces jolis mots, à découvrir ses personnages issus d'un univers parallèle. Je pense à Anne Hébert. Personnellement, je crois que les premiers moments de l'amour sont ceux du corps. Dans la folle folie du désir, il y a le fils Jeanty qui est de retour après une peine d'amour. Une quête identitaire se prépare. Si je lis ce conte, je m'offre un voyage dans mon propre imaginaire. « Vous lire, c'est regarder le poitrail de l'oiseau qui se gonfle, cette joie atomique. » (1)

### Dans *La Maison aux parfums*

Il faut lire le passage à propos de l'oiseau prisonnier dans le grenier de la maison : « Point jaune effondré dans la cendre comme le soleil dans le ciel de Noirax, la mort aussi soudaine qu'un baiser. Aussi souveraine que le désir. » (p.41) C'est mon amour des oiseaux qui traverse cet extrait. Aliénor, de son côté, a passé quatre nuits dans le pavillon à dormance. Aliénor aime la forêt. Elle n'a peur de rien, pas même des hommes. « Elle veut redresser l'ordre du monde. » (p.59)

Le fils et le père sont amoureux d'Aliénor. C'était chose courante, à l'époque. L'amour interdit (le non-dit), à la limite de l'inceste. J'ai pensé au *Fou du père* de Robert Lalonde. Il y a de la magie dans l'air depuis que notre héroïne fait tomber les cœurs. *La Maison aux parfums* est sous son emprise.

### Poésie et lumière

Il faut lire ce que l'auteurice Marie-Hélène Poitras a inventé avec son vocabulaire d'une grande poésie. « Aliénor passe d'un désir à un autre, d'une fontaine à une fée à une forêt à une robe à un homme, à un animal à un champignon, à un cœur d'oiseau. » (p. 72)

Cette femme (fée) est la pureté diaphane de mon cœur de petit garçon amoureux. Trouver cette écrivaine qui dévoile pour moi l'architecture du désir. Il y a de la poésie dans les interdits de l'adolescence. On finit toujours par trouver sa vérité dans un livre ou dans le regard d'amour de notre ami(e). Mme Poitras, il y a tant de ferveur dans votre livre. Vous connaissez cette sensation d'inadaptation à ce monde. « Cette petite veine bleue rompue, toute la rivière passe la mémoire. » (2)

### La psyché de Jeanty

Jeanty a quatorze ans. Ce qui se passe dans sa tête, son imaginaire fou, m'a fait basculer dans ma propre adolescence. L'effet miroir ? Dans le monde du désir, tout se consomme. Être gouverné par un fantasme que même les anges ne peuvent comprendre. Marie-Hélène Poitras est venue me chercher profondément, jusqu'aux larmes. Selon moi, c'est une expérience de lecture spirituelle.

### La musique du livre

Il y a de la musique et des chansons qui traversent tout le récit. La trop brutale énergie d'Aliénor a besoin d'une fenêtre pour adoucir le paysage enchanté. Comme dirait l'autre, j'ai été moineau et archange. De longs extraits d'une chanson de Marjo (3) chantés dans la volupté, en chœur :

« Emmène-moi là où ça sent l'amour

Pour faire mon nid, le mien se détruit

Emmène-moi là où ça meurt le jour

Ailleurs c'est trop loin

Beaucoup trop loin. » (p. 94)

Il faut lire, goûter à ses mots (Le Sacré de la Vie).

« C'est beau.

*Comme une danse funèbre ou un poème naïf qui laisse croire*

*que ce monde pourrait être satiné. » (p.117)*

### Tout est vanité

Dans la Bible, c'est écrit : « Vanité, tout est vanité. »(4) Que restera-t-il des forêts généalogiques de Noirax? Il y aura d'autres enfants, d'autres aventures. Pour moi, petit garçon lecteur, que de lunes à pousser au poignet des étoiles et surtout ce livre, laminé sur mon cœur !

### Notes

- Christian Bobin, *La grande vie*, Folio 2013.
- Anne Hébert, poème, *La chambre des bois*.
- Marjo, *Tant qu'il y aura des enfants*, 1990.
- *Vanité des vanités*, Ecclésiaste 1:2 La Bible.

Marie-Hélène Poitras a reçu le prix Anne-Hébert pour son premier roman *Soudain le Minotaure en 2002*.

Marie-Hélène Poitras, *La Désidérata*, Alto, 2021.

Sortie en anglais  
*Sing, Nightingale*

## Sing, Nightingale

By Marie-Hélène Poitras.



Tr. by Rhonda Mullins.

Feb. 2023. 176p. Coach House, paper,  
\$17.95 (9781552454480).

REVIEW. First published [January 6, 2023](#)  
([Booklist Online](#)).

The Malmaison estate is struggling under the current father, but there's good news: his son, Jeanty, is coming home, and a hired hand named Aliénor is on her way to help breed new livestock and make their farm prosperous once again. But Aliénor has her own plans, and between her and the deep, grungy secrets already buried in the very dirt of the estate, Malmaison is bound to an unfortunate destiny. Poitras has crafted a dark gothic reminiscent of Angela Carter—lush with decadent food and fruits, packed with sex and sensuality, taking on fear, desire, and patriarchy through a poetic and mildly chaotic narrative voice. Some readers might struggle with the dips and twists of the language, and Poitras loses some of her direction near the end, rushing towards a neater narrative than is truly satisfying for such a complex tale. But the wildness of the prose, the sheer strangeness that Poitras achieves in the tone and setting, is itself very exciting—the inventiveness solidifies Poitras as a fantasy writer to watch. Fans of dark, fairy-talelike worlds will enjoy *Sing, Nightingale* tremendously.

— Leah von Essen

## Foreword Reviews [forewordreviews.com]

Book Reviews › Foreword Reviews › Translations / Fantasy

### Sing, Nightingale

Marie Hélène Poitras  
Rhonda Mullins (Translator)  
Coach House Books (Feb 14, 2023)  
Softcover \$17.95 (176pp)  
978-1-55245-448-0

An enticing visitor spells doom—or a new beginning—for a distinguished but troubled family line in Marie Hélène Poitras's novel *Sing, Nightingale*.

The Berthoumieux men have been caught in an endless cycle of control, lust, forbidden desires, and death for generations. Though once prosperous and influential, the sun was already setting on their fortunes when Aliénor, a woman with a mysterious past and motive, came to stay. Her arrival signals a reckoning for the family patriarch and threatens to unearth the secrets that have long been hidden in plain sight.

The narrative unfolds like a stage play, with the settings and characters arriving one by one to assume their places in the grand drama. Malmaison estate is an eerie place with a dark history and unusual customs. Its waning glory is felt in its dwindling livestock and the abandoned secondary house where Aliénor now takes up residence. The surrounding forest and nearby village are just as unnerving, providing both nourishment and a place to conceal the most gruesome crimes.

Time seems to work differently at Malmaison: though years pass and occupants change, the same patterns and fates overcome them in the end, with both men and women—but women most severely—being punished for their desires. In this way, the narrative uses fantasy to explore real-world problems of the human need for power and control.

As Aliénor stumbles closer to the truth, the Berthoumieux family undergoes changes both natural and strange. The old ways crumble in incredible fashion, and the family is set on a new path that will lay the past to rest and at last bring Malmaison into the future.

*Sing, Nightingale* is a twisted, haunting tale of jealousy, murder, and vengeance in the countryside.

Reviewed by Eileen Gonzalez  
March / April 2023

Disclosure: This article is not an endorsement, but a review. The publisher of this book provided free copies of the book to have their book reviewed by a professional reviewer. No fee was paid by the publisher for this review. Foreword Reviews only recommends books that we love. Foreword Magazine, Inc. is disclosing this in accordance with the Federal Trade Commission's 16 CFR, Part 255.



# Sing, Nightingale

Marie Hélène Poitras, trans. from the French by Rhonda Mullins. Coach House, \$17.95 (192p) ISBN 978-1-55245-448-0



Poitras (*Griffintown*) delivers a gloomy and lyrical fairy tale set in and around Noirax, a fictional French village. Shortly after the widowed master of the Malmaison estate, referred to almost exclusively as “the father,” receives an offer from a young woman named Aliénor to revive his farm’s dwindling fortunes, his melancholy son returns home, fleeing a failed marriage. By the time Aliénor arrives —“She throws back the father’s glass of chartreuse, salutes her hosts, and sits at the head of the table, facing the boar’s head, in the patriarch’s seat”—it’s clear she has an ominous agenda, which Poitras reveals alongside Malmaison’s dark history. Generations of women have come to bad ends here, and the author bewitches the reader with her folkloric narration of their stories and Aliénor’s retribution. Though some of the prose is a bit overripe, most of Poitras’s linguistic flights land just right. References to blood, mother’s milk and other bodily fluids abound, and numerous traditional French children’s songs “both innocent and cruel” punctuate the brimming narrative. This is a feast for lovers of gothic lit. (*Feb.*)

This copy is for your personal non-commercial use only. To order presentation-ready copies of Toronto Star content for distribution to colleagues, clients or customers, or inquire about permissions/licensing, please go to: [www.TorontoStarReprints.com](http://www.TorontoStarReprints.com)

BOOKS

## Modern Quebec fairy tale ‘Sing, Nightingale’ from Marie-Hélène Poitras turns patriarchal conventions on their head

Gothic overtones create mood with details including hazelnut sellers, puppets and a bewitching newcomer

By **Robert J. Wiersema** Special to the Star

Thu., Feb. 16, 2023 |  2 min. read

### JOIN THE CONVERSATION

“Sing, Nightingale,” the new novel by Montreal writer Marie Hélène Poitras (first published in Quebec in 2021, now in a clear, uncluttered translation from the French by Rhonda Mullins), begins by drawing attention to its own artifice: “Under the clouds, the village of Noirax looks like a little theatre. Cardboard sets, a stage on which to deliver lines, and puppets awaiting a hand to bring them to life, send them scurrying right to left, then left to right, until they disappear into the wings.”

It’s a bold approach and one which pays off immediately: in “Sing, Nightingale,” the reader is immersed, from the outset, in a world of shifting truths and unreliable history, of magical events and quotidian concerns. It is not, however, the typical sort of immersion, where one slips into a comfortably realistic simulation of reality; this is something deeper and darker, and more primal.

“Sing, Nightingale” is a fairy tale with Gothic overtones, the events taking place in the cardboard puppet theatre of the village of Noirax, in the dark of the surrounding forest and on the nearby estate, Malmaison (that foregrounding of artifice is evident with a quick translation of the estate’s name: “bad house” is exactly the stuff of fairy tales).

The estate is the home of the father, most recent in a long line of fathers; he lives alone, the house aging and crumbling around him. He seems to be respected in the village — or thinks he is — and has ongoing relationships, of a sort, with the people around him. His life, however, is rattled by the return of his son, Jeanty, who is coming home in the wake of a disastrous relationship, and the arrival of Alienor, a bewitching young woman who promises to bring the estate back to life.

It wouldn’t be much of a fairy tale, though, if things went as planned. Suffice it to say, the father isn’t all he appears to be, Jeanty returns with secrets of his own and Alienor has her own agenda, one which will strike at the very heart of Malmaison and the questions which surround it overturning the patriarchal conventions of the tale itself (including what has happened to the women of Malmaison, the mothers and wives and mistresses, and to their children).

Because “Sing, Nightingale” is a fairy tale it requires reading as such. It is best to abandon one’s reflexive search for such modernist ideas as character development and explicit themes. “Sing, Nightingale” is a novel of subversive delights, a timeless story (literally; there are both cars and hazelnut sellers in the village) that gathers its strength from our shared, archetypal memories.

Poitras’ work serves as a tuning fork; we feel its vibrations within us. We recognize the frequency, buried deeply in our psyches. It is a story that is immediately familiar, yet utterly unique, unfolding with the ineffable logic of a dream, of a memory of events which we have not yet experienced.

Robert J. Wiersema’s most recent book is “Seven Crow Stories”

# Four new sci-fi and fantasy novels featuring bizarre transformations



Review by [Charlie Jane Anders](#)

February 7, 2023 at 6:00 a.m. EST

Raise a many-feathered tentacle if you love stories in which people are transformed into bizarre new shapes. If so, you're in luck: This February, four new science fiction and fantasy books feature some truly unreal transmutations.

"[Sterling Karat Gold](#)" by Isabel Waidner is a quick read, written in simple, clean prose — but once you're finished with it, you might spend quite a bit of time wondering what, exactly, you just read.

On its face, "Sterling Karat Gold" is the story of Sterling, a nonbinary performance artist who is assaulted by matadors on the streets of London and then accosted by a time traveler from the future. But Waidner's novel is actually a strange collage, which performs much the same function as the performance art series that Sterling organizes: It destabilizes the notion of reality and conjures a "counternarrative" to our oppressive sense of normality. Sterling's performance art slowly becomes indistinguishable from the Kafkaesque legal system that entraps the performers. As disorienting as Waidner's writing can become, it's also a rollicking good time.

The science fiction novel "[Meru](#)" by S.B. Divya also features a protagonist who feels trapped: In Divya's world, humans are forbidden from doing science and exploring the stars, until one named Jayanthi hatches a clever scheme to travel to a planet where her sickle-cell disease would provide a unique advantage. On the long journey to the planet Meru, Jayanthi forms a bond with her self-aware ship, Vaha, that turns into a taboo-breaking love affair.

Divya delves into one of the core questions of science fiction: What does it mean to be human? In the process, it also asks if we can live in harmony with our environment or if must we wreck every place we visit, as Jayanthi's post-human jailers believe. But Divya's story takes a handful of digressive turns — some of which pay off better than others — and the big questions it asks get even bigger, encompassing the nature of community and what it means to belong to each other. "Meru" proves a worthy addition to the canon of post-human space epics.

Perhaps the most surreal book of the bunch is "Sing, Nightingale" by Marie Hélène Poitras (translated by Rhonda Mullins), in which the patriarch of an aristocratic French family develops strange wounds that bleed words, spelling out a long-suppressed story of violence against women. For generations, the family has disposed of young women (known as "desideratas") and their illegitimate offspring in the nearby forest, but a young woman named Aliénor has arrived to uncover this shameful history and liberate all the people who've been trapped by the past.

"Sing, Nightingale" is, by design, a disconcerting book: At times it seems to take place in the distant past, but mentions of modern technology crop up throughout. The text is peppered with quotations from playfully cruel French nursery rhymes. And Poitras constantly describes food in a way that is both sumptuous and unsettling. (Prepare to read a lot about "head cheese.") The overall effect is one of decadence laced with a creeping sense of horror.

Speaking of decadence laced with horror, Roshani Chokshi's "The Last Tale of the Flower Bride" is a delightfully meta fairy tale in which a scholar of folk tales and mythology marries a woman who is hiding a monstrous secret. From the start, Indigo Maxwell-Caste nada appears to be a creature of faerie, or a mythic beast: a captivating beauty, just so long as you don't look too closely at the wrong moment.

"The Last Tale of the Flower Bride" is a fine addition to the shelf of novels about ordinary people being seduced by wealth and glamour — but its real strength is the way magic emanates from every exquisitely crafted sentence. Chokshi's characters are obsessed with fables and legends, and they see magic everywhere. Even if the story's events can be explained by mundane logic, you can't help believing that the House of Dreams where Indigo grew up has a mind of its own and that its locked garden, the Otherworld, hides a portal to another realm. When we finally learn the dark secret of Indigo and her childhood friend, Azure, it feels like the best conjuring trick ever.